

CES vacances forcées, je les ai prises de juin 1940 à l'automne 44. Beaucoup trop longues à mon gré. Ainsi qu'un grand nombre de Parisiens, j'étais parti à la dernière minute, sans savoir où j'allais et, quatre années durant, j'ai erré de ville en ville, campant ici, louant ailleurs, me fixant plus loin, toujours à la recherche d'un abri plus sûr.

— Si je meurs, avais-je dit mi-railleur à ma femme, tu feras graver sur ma tombe : « Il n'est pas mort content » et chacun comprendra...

Grâce au ciel, elle n'eut pas à exécuter ce vœu.

Cet été-là — qui pourrait l'oublier ? L'Histoire même s'en souviendra, et cette image ne nous fera pas honneur — cet été-là donc, Paris s'était vidé subitement, en avance sur la date ordinaire, et les routes engorgées ne pouvaient plus contenir ce flot d'autos, de carrioles, de vélos, de piétons qui avançaient dans la poussière, par une chaleur de brasier. Malgré tout, il régnait une sorte d'ordre dans cette effroyable cohue. Pas de cris, pas de coups de

klaxon : c'eût été inutile. Conduites intérieures caparaçonnées de ballots et de matelas, attelages de ferme descendus des régions envahies, camionnettes camouflées de branchages, guimbardes rafistolées, roulottes, autocars pour noces, se pressaient sur quatre files, jusqu'au bord du fossé, et la grand sport nerveuse renonçait à doubler le tracteur à roues de fer qui crachait sa fumée.

Aucune bizarrerie n'étonnait déjà plus. La grosse femme assise jambes pendantes à l'arrière d'un camion, tenant sur ses genoux une cage à serins, la famille prévoyante qui transporte une machine à coudre sur la galerie de sa limousine, ce pédaleur apoplectique qui a ficelé derrière sa selle un édre-don, cette fourragère attelée de deux bœufs, où piaillent vingt galopins que morigène un vieux curé. Ils s'amusent de l'écriteau fixé au porte-bagages d'une antique torpédo : « Attention ! Je ne sais pas conduire ». Mais cela ne fait rire qu'eux. C'est la passivité de cette multitude qui m'a tout de suite surpris. Aucun signe de révolte. Le pauvre ne grimpe pas de force sur le marchepied du riche, le cycliste est tout fier de doubler la huit cylindres. Une maman harassée pousse une voiture où dorment deux bébés. « Montez ! On se serrera », lui crie-t-on d'un camion. Elle ne veut pas, pour garder sa poussette. Sa fille aînée la suit, pieds nus, ses souliers à la main. Piétaille pitoyable de femmes à bout de forces et de vieux trébuchants. Pas un qui crie, pas un qui menace. Pas même un qui supplie. Soumis à leur

destin, ils suivent la procession des roues de rechange blanches et des pare-chocs nickelés.

A quelle vitesse avançons-nous ? Peut-être cinq à l'heure. Or, les Allemands n'étaient pas loin. Déjà leurs avions tournoyaient dans le ciel et, soudain, en direction de Chartres, nous entendîmes gronder des bombes.

— La voyante de Bordeaux me l'avait prédit, marmotta derrière moi une voix chevrotante. Elle avait vu toute la France en flammes...

C'était une vieille dame de quatre-vingt-treize ans qui me ranimait ainsi de ses présages. Une famille d'Épernon m'avait supplié de la prendre dans ma voiture, ce que j'avais fait en sacrifiant une partie de mes bagages, et jusqu'à Tours où je la mis dans le train, ce qui demanda deux jours, elle n'arrêta pas de nous annoncer des catastrophes.

Cependant, si absurde que cela paraisse, je ne pouvais croire que tout était perdu. En 1914, nous avions eu la Marne, cette fois nous aurions La Loire. J'en étais convaincu. Cet aveuglement pouvait d'autant moins s'expliquer que j'étais mieux informé que quiconque. La veille encore, au Grand Quartier, un officier m'avait appris d'une voix frémissante que nos troupes reculaient partout, qu'il n'y avait plus de front, que les Anglais rentraient chez eux. Malgré cela j'espérais un miracle. Je prendrais un temps de repos, entre Vouvray et Saumur, en attendant l'heure de la contre-offensive, puis je rebouclerais mon modeste ceinturon de correspondant de guerre et repartirais de l'avant.

Ma confiance obstinée subit pourtant un rude coup en arrivant à Tours, où le Gouvernement m'avait fait appeler. Le ministre qui me reçut m'apprit qu'on me chargeait de la direction de la Radio. Je devais, le soir même, prendre la parole au micro et informer le pays de la situation. Or, il ne me le cacha pas, celle-ci était tragique. Tout le Nord de la France était occupé, une grande partie de l'Est envahie et notre Haut Commandement n'avait aucun moyen de retenir la ruée ennemie.

Mon premier mouvement fut de refuser.

— Comment ? me récriai-je, mais c'est comme médecin des morts qu'on vient me chercher !

Pourtant, le ministre trouva des arguments qui me touchèrent et je finis par céder. La tête basse, je gagnai le petit logement qu'on m'avait réservé en ville, tous les hôtels étant bondés, et je notai brièvement les termes de mon allocution. Mais quand à la fin de l'après-midi, je retournai à la Préfecture où le Gouvernement siégeait en permanence, j'aperçus dans le jardin, debout sur le perron, M. Édouard Herriot qui annonçait aux journalistes en refoulant ses larmes que les Allemands allaient faire leur entrée dans Paris et je pénétrai bouleversé chez le ministre.

— Annoncer cela au pays, non, je ne pourrai jamais, lui avouai-je la gorge serrée.

Non moins accablé que moi, Jean Prouvost, homme de cœur, me releva de ma promesse et je me retirai abasourdi. La nouvelle m'avait écrasé :

Quoi ? Paris rendu ? Paris livré ? Paris violé ? Non, je ne pouvais le croire. Notre belle ville m'apparaissait telle que je l'avais quittée l'avant-veille, ensoleillée, et pas tellement triste, malgré ses larges avenues désertes. Monté à l'aube sur ma terrasse du neuvième, je lui avais dit au revoir et souhaité bonne chance, d'un regard circulaire. L'Arc-de-Triomphe, le Sacré-Cœur éclatant de blancheur, la Madeleine au large toit vert, le dôme des Invalides tout gonflé de gloire et notre Tour Eiffel, comme une grande fille perdue. Non ! Ce patrimoine ne pouvait nous être ravi.

J'ai passé une nuit affreuse. Épuisé de fatigue et ne pouvant dormir. Vers minuit, j'ai entendu les longs coups de sifflet des motos de police : le Gouvernement se repliait sur Bordeaux. Les yeux grands ouverts, j'ai ensuite guetté le lever du jour pour donner aux miens le signal du départ.

Seul dans la rue aux volets clos, j'ai cherché un voisin, un concierge à qui remettre les clés de mon abri d'un soir. N'ayant trouvé personne, je les ai naïvement glissées sous le paillason, puis me suis remis au volant. Mes longues vacances commen-
çaient...